

ment traînés au dehors, un à un. Cela dura une heure environ.

L'abbé protesta contre la violation de sa propriété. Les scellés furent néanmoins apposés incontinent sur toutes les portes, et les Pères furent laissés sur le grand chemin.

Tel est le récit sommaire des douloureux événements qui viennent de se passer. Nous y joignons d'intéressantes gravures, représentant les lieux où ils se sont accomplis.

Sa Sainteté Léon XIII

Pour détails, voir notre dernier numéro, à l'article *Léon XIII à Paris*, page 249.

La citadelle du Caire

Cette vaste construction, bâtie sur un mamelon au pied duquel coule le Nil, est accessible par deux entrées. L'une de ces entrées, nommé *Aab-el-Azab*, est un magnifique spécimen d'architecture sarrasine; c'est une porte à ogive surbaissée, flanquée de deux énormes tours dont les murailles sont divisées en larges bandes horizontales, alternativement rouges et blanches. Un sentier étroit et sinueux conduit de cette porte à la partie haute de la citadelle; c'est dans ce défilé que les Mameluks furent massacrés, par ordre de Méhémet-Ali, le 1er mars 1811; on rencontre encore à quelque distance, sur la plate-forme occidentale, une terrasse surnommée le *Saut du Mameluk*, parce que ce fut de cet endroit qu'Émin-bey, le seul des chefs qui échappa à la mort, lança son cheval à travers une brèche des murailles.—La citadelle du Caire se compose de trois parties distinctes, entourées chacune de murailles et de tours crénelées. Ce fut le célèbre Saladin qui commença ces fortifications au milieu desquelles il fit élever un palais et une mosquée. Ces édifices, détruits par l'explosion de la poudrière en 1823, ont été remplacés par de nouvelles constructions sous Méhémet-Ali. On entre aujourd'hui à la citadelle par une rampe qui entoure les murailles du côté N.-E., et dont la pente est assez bien ménagée pour être accessible aux voitures.

ANNE DU VALMOËT

PAR

M. MARYAN.

XXIV

(Suite.)

Peu à peu les histoires du couvent s'épuisèrent, et l'on en vint à une époque plus récente. D'abord Anne écouta. L'âme joyeuse de la femme aimée et de la mère heureuse était plus disposée à l'expansion que le cœur un peu froissé de la jeune fille. Marguerite raconta la vie triste et étroite qu'elle avait menée au sortir du couvent, puis parla de son mariage.

—Paul était alors professeur d'histoire dans un grand lycée de Paris, dit-elle, et sa position, aussi bien que ses qualités sérieuses décidèrent mon tuteur (mon père venait de mourir) à agréer sa demande. Moi je consentis, peut-être pas sans un regret... Les jeunes filles sont si folles! Pour moi, le bonheur s'identifiait avec la jeunesse, la beauté, que sais-je? Cependant, Paul se montra si bon que je m'attachai vite à lui; mais je ne compris moi-même combien je l'aimais qu'une année plus tard, lorsque, une affection du larynx ayant brisé sa carrière en l'empêchant de professer, il dut solliciter la modeste place qui nous fait vivre ici... Quand l'arrêt du médecin lui fut connu, il ne laissa échapper aucune plainte, bien qu'il aimât passionnément sa profession, et que son nom fut justement célèbre dans l'enseignement. Je m'assis près de lui, tout en larmes, et il me dit avec douceur: —Marguerite, lorsque, malgré les années qui nous séparent, je demandai votre main, j'espérais vous entourer de bien-être, d'aisance, et même arriver pour vous à la célébrité... Tout cela va me manquer. Si j'étais seul, peut-être essaierais-je la carrière des lettres; mais elle est trop hasardeuse pour un époux et un père, et les débuts en sont trop longs. Je puis obtenir une situation modeste qui vous donne le nécessaire et nous permette d'élever notre enfant... Hélas, j'avais rêvé mieux pour vous! Maintenant que je suis pauvre, vieilli, et que je dois vous emmener dans une ville lointaine, puis-je goûter la consolation de vous voir heureuse? Et ce don de gaieté que vous avez reçu et qui a embelli ma vie, continuera-t-il de s'épanouir au seul rayon de mon affection?...

Marguerite s'arrêta, vaincue par l'émotion que ces souvenirs éveillaient dans son cœur. Elle essuya les larmes qui rendaient ses yeux plus brillants, et embrassa Anne, qui l'écoutait avec sympathie.

—Alors, reprit-elle au bout d'un instant, je me sentis remuée jusqu'au fond du cœur. Jusque-là, j'avais tout reçu de mon excellent mari; maintenant, j'allais lui rendre, en consolations, en bonheur, ce qu'il m'avait donné. Anne, ma chérie, de ce jour, je l'aimai si tendrement!... On dirait que tout se paie ici-bas, et l'on n'aime jamais mieux qu'après un sacrifice... Nous devinmes presque pauvres et tout à fait obscurs. Mais si j'en souffris un peu, mon mari, grâce à Dieu, ne s'aperçut pas de mes regrets, et maintenant il est assez heureux pour avoir oublié le passé. Le véritable bonheur, après tout, gît dans l'affection.

—Anne tressaillit...

Oui, Marguerite était réellement heureuse: une heure plus tard, en la voyant près de son mari, son enfant dans ses bras, montrant à son amie avec une innocente fierté la petite maison

où elle faisait régner une élégance modeste et un confort bien entendu, il eût été impossible de nier qu'elle eût trouvé la paix et la joie dans l'accomplissement de sa tâche féminine... Et cette tâche ne se bornait pas à ces soins d'intérieur... Anne comprit quelle mission plus haute et plus touchante était réservée à l'épouse. M. Aymard, malgré sa résignation, songeait parfois avec mélancolie à l'ancien théâtre de sa vie et de ses succès. Marguerite savait alors trouver de ces à-propos que le cœur inspire, et qui, en réconciliant le savant avec sa vie obscure, lui donnaient la douce certitude que sa femme était satisfaite de son sort.

Cette nature de Marguerite, si ouverte, si généreuse, si féminine, plaisait de plus en plus à Anne. En un jour d'expansion, elle révéla à son amie les deux secrets de sa jeune vie: le sentiment maintenant effacé qu'elle avait éprouvé pour Jean de Prévèlle, et les occupations littéraires qui commençaient à prendre tant de place dans son existence.

La jeune femme écouta avec enthousiasme les vers écrits par Anne.

—Comme je serai fière de toi! Sais-tu que tu seras célèbre? s'écria-t-elle avec un enjouement affectueux. Anne, laisse-moi montrer cet album à mon mari; il s'est beaucoup occupé de littérature, et il est si bon juge!

—Non! oh! non! répondit Anne toute effrayée. S'il jugeait ces poésies médiocres, je les jetterais au feu, je cesserais d'écrire, et je me priverais ainsi d'une consolation...

—Médiocre!... Donne-les moi, te dis-je, je ne te nommerai pas...

Le cœur de la jeune fille battit plus fort pendant cette journée. Le soir, Marguerite lui remit en souriant son album.

—Regarde à la dernière page, dit-elle, et crois-en mon mari.

Dès qu'elle fut seule, Anne ouvrit l'album d'une main fiévreuse. Une note écrite en marge, au crayon, frappa aussitôt ses yeux:

«Beaucoup d'inexpérience, mais de la flamme et des éclairs de génie. L'auteur est digne de sortir des sentiers battus, et, dédaignant d'exciter des émotions banales et factices, de s'élever jusqu'à l'âme, dans la région sereine du beau et du grand.»

Le mot de *génie* sembla rayonner devant les yeux de la jeune fille et lui causa une sorte d'éblouissement. Elle ne dormit pas cette nuit-là, toute au vertige et à l'enivrement de paroles que M. Aymard n'eût peut-être pas écrites si sa femme n'eût respecté le secret de son amie.

XXV

Il y avait près d'un mois qu'Anne avait quitté Paris, et une réelle modification s'opérait en elle. La gaieté de Marguerite dissipait peu à peu sa mélancolie, l'intelligence et le sens élevé de M. Aymard la réconciliait avec les jouissances obscures et les talents ignorés de la foule, l'activité de ce ménage secouait sa langueur, et il n'était pas jusqu'au baby qui ne jouât son rôle auprès d'elle en la distraignant des rêveries pénibles auxquelles elle se laissait entraîner en songeant à son retour à Paris.

Le temps, en effet, passait rapidement, d'autant plus rapidement aux yeux de la jeune fille, qu'on lui procurait le plaisir, toujours nouveau pour elle, d'excursions intéressantes. Non-seulement elle avait parcouru la ville et admiré en artiste les antiques maisons à pignons, mais elle avait visité les sites les plus charmants et les plus splendides des environs: les ruines majestueuses de Tonquédec, se mirant fièrement dans la rivière, les restes moins bien conservés de Coatfrec, poétiquement enchâssés dans une verdure épaisse, le château de Kergrist, élevant ses sept tourelles au-dessus d'un merveilleux horizon, la baie si riante de Perros, les rochers monstrueux de Ploumanach et de Trégastel. La mer l'attirait surtout. Elle avait passé de longues journées, sans s'apercevoir de la fuite des heures, devant ces blocs de granit, semés dans une si grandiose confusion qu'ils éveillent l'idée de ruines gigantesques, et elle avait suivi des yeux, sans se lasser, les vagues qui s'engouffraient dans les rochers ou qui venaient expirer paisiblement sur la grève... Au retour de ces promenades, elle avait traduit en pages brûlantes les élans de son esprit et les sensations de son cœur.

Elle eût voulu prolonger ce séjour, qu'elle appelait une halte dans sa vie, et M. et madame Aymard insistaient vivement pour qu'elle restât encore avec eux; mais, craignant d'abuser de leur hospitalité, elle songeait à fixer le jour de son départ.

—Deux lettres pour toi! dit gaiement Marguerite, apportant le courrier dans la salle à manger, à l'heure du déjeuner. Et pour vous, Paul...

M. Aymard ouvrit ses lettres; Anne en fit autant des siennes, et soupira. Laurence était mariée. Avec le tact qui était sa qualité dominante, elle n'avait point signé son nouveau nom, et se bornait à assurer Anne de son inaltérable tendresse; mais il y avait dans cette lettre, à l'insu de celle qui l'avait écrite, quelque chose de triomphant qui blessa la jeune fille.

L'autre missive était du Dr Sertan.

—Les voilà mariés, écrivait-il. Il y avait peu de monde à l'église, mais on s'accordait à admirer la toilette seyante et la grâce de madame Laurence. La toilette, c'est quelque chose de gris ou de lilas (je ne connais rien à vos couleurs), et le chapeau était une de ces choses insensées, un chiffon de dentelle et de roses que vous autres, femmes, payez dix fois son prix s'il porte au fond de la coiffe, là où ça ne se voit pas, le nom de madame Odde ou de toute autre célébrité de ce genre.

«Devant les faits accomplis, il n'y a que la résignation; et pour envisager brutalement la question, vous seule, ma pauvre enfant, pouvez souffrir de ce mariage; maintenant, faites provision de courage et de gaieté, s'il se peut. Le premier moment est cruel, mais tout s'émousse... Le vieux docteur, qui n'a ni enfants ni foyer, mais dont le cœur s'est consacré à une dernière affection se voit, lui aussi, condamné à souffrir... Mon neveu Georges entreprend une longue série de voyages... Je ne veux pas me mettre en travers de ses projets, mais je souffre profondément...»

Anne resta songeuse, et il lui sembla que son cœur se serrait. Depuis qu'elle était témoin du bonheur de son amie, bonheur auquel le monde était étranger, et qui se retrempeait sans cesse à ces sources intarissables qui jaillissent du fond même du cœur, sa pensée s'était reportée plus d'une fois vers l'homme loyal qui l'avait aimée et qu'Alix elle-même avait choisi pour sa fille d'adoption. Alix!... Qui l'avait plus tendrement chérie; après tout? Qui avait songé à son avenir et désiré son bonheur d'un cœur plus chaleureux? Et cependant, madame de Douhaud ne lui avait souhaité ni la célébrité, ni une situation éclatante, mais des joies d'affection cachées sous l'ombre protectrice d'une vie obscure, à demi éloignée du monde...

Ce jour-là, Marguerite avait à rendre quelques visites; Anne

refusa de l'accompagner, et, quelques instants avant de sortir, madame Aymard entra dans le salon, gracieuse et jolie dans son simple et élégant costume, fait par elle. Elle tenait à la main un livre broché, à couverture grise.

—Tiens, dit-elle, parcours ceci cette après-midi: il y a déjà quelques jours que je songeais à te le faire lire.

M. Aymard leva les yeux de dessus son journal, et secoua la tête.

—Ce livre n'intéressera pas votre amie, dit-il à sa femme.

—Pourquoi donc? Anne est sérieuse, et un peu de philosophie n'est pas capable de l'effrayer.

—Je ne doute ni des aptitudes de mademoiselle du Valmoët, ni de l'élévation de ses goûts; mais vous oubliez que, en dépit de certaines beautés réelles, ce livre nous a surtout intéressés parce que nous en connaissons l'auteur.

—Oh! oui! dit vivement Marguerite, se tournant vers Anne. C'est un vrai roman que ce livre, ma chérie, malgré sa mine grave et son contenu souvent aride... L'auteur est un ancien élève de mon mari, demeuré son ami... Et quel cœur d'or, n'est-ce pas, Paul? Il a aimé une jeune fille qui, paraît-il, était imbuë de l'idée d'épouser un homme célèbre, et il a essayé pour elle, de devenir écrivain... Il a pris un pseudonyme et ne s'est confié qu'à son mari.

—Et a-t-il épousé cette jeune fille? demanda Anne avec une sympathie évidente.

—Hélas! Paul n'a pas pu, malgré son désir, l'encourager dans une voie pour laquelle il n'est évidemment pas fait... Le livre n'a pas réussi, il a été accablé par des critiques dont l'opinion est un oracle, et le pauvre garçon n'a pas voulu renouveler sa demande.

—Cependant, cette jeune fille eût été touchée...

—Touchée, oui, dit M. Aymard avec l'ombre d'un sourire: mais conquise par un insuccès, non!

Anne resta silencieuse, et Marguerite reprit:

—C'est un excellent cœur! Il était si enjoué, si plein d'activité, d'entrain!... Les excès de travail auquel il s'est livré ont failli causer sa mort... Quelle triste méprise il a faite, alors que tant de femmes eussent été heureuses et fières de sa tendresse et de son nom!... Mais j'y pense!... Tu le connais peut-être, Anne; tu as habité Blois, n'est-ce pas?

—Marguerite, interrompit M. Aymard, ne trahissez pas le secret qui nous a été confié; vous oubliez que nous seuls, peut-être, savons quel nom se cache sous ce pseudonyme.

Anne avait tour à tour pâli et rougi. Elle prit le volume d'un geste nerveux, et s'efforça de sourire en disant:

—Ce que tu m'as raconté, ma chère Marguerite, m'intéressera au livre et à l'auteur...

—A bientôt, Anne... Tu ne t'ennuieras pas en mon absence?... Quand Baby reviendra de la promenade, il pourra te tenir compagnie... Au revoir, chère petite... Paul, ne sortons-nous pas ensemble?

M. Aymard prit son chapeau pour se rendre à son bureau, et Anne ouvrit le livre à la première page. Il ne s'y trouvait qu'une dédicace sans signature, ainsi conçue:

Si ce livre est bon, j'en fais hommage au maître; s'il est médiocre ou sans valeur, je le recommande à l'indulgence d'un ami...

Anne tressaillit... Son imagination ne la trompait pas; elle avait vu chez Laurence quelques billets tracés de cette grande écriture presque droite, qui devait se reconnaître aisément...

Fiévreuse, agitée, elle emporta le livre dans sa chambre et s'assit à sa place favorite, près de la fenêtre. Mais ce n'était plus une rue de Paris ou le sommet de quelques arbres étoilés qui s'offrait à ses yeux; par-dessus des jardins verdoyants on apercevait la campagne, riche et puissante sous les ardeurs du soleil, avec ses masses de bois vert tendre ou vert foncé, tranchant sur le tapis velouté des prairies. Au milieu de cette verdure, une route serpentait, blanche et poussiéreuse, comme un long ruban; et des oiseaux voletaient dans les jardins, des parfums de roses et de lis montaient dans la tranquille et pure atmosphère, et la jeune fille, dans la paisible solitude de ce jour de printemps, ouvrit d'une main tremblante le livre qu'elle avait inspiré...

Le public et les critiques avaient eu raison... Il y avait là un noble esprit, mais un esprit rebelle à la discipline qui seule complète l'écrivain. De grands élans, un souffle doué d'une certaine puissance, mais inégal, des éclairs d'intelligence, presque de génie, s'assemblaient sans ordre, sans cohésion, sans unité...

(La fin au prochain numéro.)

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester.

LA SCIENCE ET L'HUILE.—Le *Virginian*, de Norfolk (Va.), du 16 janvier 1882, fait mention de la cure remarquable par l'*Huile de St. Jacob*, d'un rhumatisme aigu dont souffrait horriblement le professeur Cromwell, bien connu dans le pays par ses illustrations artistiques. Il a suffi d'une seule bouteille pour effectuer cette guérison; son effet a été vraiment magique.